

il protesta et refusa de prendre part aux troubles. Cependant, quand éclata la guerre de l'Italie avec l'Autriche, en 1860, il voulut pousser les Hongrois à la révolte, mais il ne fut pas écouté. Il ne voulut jamais se soumettre à l'entente conclue entre son pays et l'Autriche, en 1867, et vécut seul à Turin, où il perdit sa femme en 1865, et où il vécut jusqu'à sa mort. Il travailla dans cette ville à la rédaction de ses mémoires, qu'il termina avec beaucoup de difficultés, étant devenu presque aveugle.

Né pauvre et indépendant, il ne voulut jamais accepter de dons de ses amis, et refusa les offres de l'empereur, qui voulait se l'attacher pour n'avoir pas à le craindre.

Il était d'une grande affabilité et, malgré son origine plébéienne, ses manières étaient celles d'un aristocrate. Il ne recevait jamais personne et était respecté de tous.

À l'occasion du 91^e anniversaire de sa naissance, au mois d'avril 1893, une délégation de Hongrois se rendit à Turin pour lui présenter leurs hommages et ceux de tous ses compatriotes.

L'état de faiblesse extrême dans lequel tombait souvent Kossuth fut cause que plusieurs fois déjà, on avait faussement annoncé le décès du grand patriote. Sa mort est arrivée le 20 mars courant et ses compatriotes se sont empressés de demander au gouvernement des funérailles nationales pour celui qui a conservé sa vie pour son pays.

Joseph Genest

LA MORT DE BEETHOVEN

Voici la poétique légende que l'on conte, en Autriche, sur la mort de Beethoven.

Beethoven s'était retiré dans un petit village des environs de Vienne. Son corps était tellement criblé d'infirmités, qu'il ne vivait plus que pour la souffrance. Un soir, vers les derniers jours du mois de mars de l'an 1827, Beethoven contemplant de sa fenêtre les arbres de son petit verger, dont les cimes transparentes étincelaient comme de l'or aux rayons du soleil couchant.

Absorbé par ses contemplations, il modulait en lui-même les bruits mélodieux du soir, composant sans doute mentalement quelque pastorale nouvelle, lorsque son attention fut attirée par la présence inattendue de quelques-uns de ses amis réunis devant sa porte ; il les vit transportant les pupitres, étalant la musique, accordant leurs instruments et se préparant à exécuter les mélodies d'une de ses symphonies. C'était une fête qu'on qu'on voulait lui donner.

Cette marque d'amitié le ranima, il lui semblait que tous ces instruments l'appelaient dans la prairie pour célébrer le retour du printemps et, sans mesurer ses forces, oubliant les prescriptions du médecin, il se fit descendre au milieu de ses amis et voulut diriger l'orchestre. Quoique sourd, — car depuis longtemps Beethoven s'était senti frappé de cette triste infirmité, et l'on comprend facilement combien il devait en souffrir, — il pouvait sentir la marche des instruments en appuyant sa poitrine sur le piano ; les vibrations lui donnaient la mesure, son tempérament d'artiste et d'auteur devinait le reste.

La première moitié de la symphonie fut exécutée avec une perfection et un ensemble dignes du maître. Déjà, on avait commencé la seconde et l'on était arrivé au plus délicieux passage de la symphonie, lorsque, tout à coup, un cri perçant se fit entendre. Beethoven se leva avec transport, ses cheveux, blanchis par le chagrin, s'agitent sur sa tête, sa figure est pâle et lumineuse. Il écoute ! Dans ce moment solennel, il paraît effrayé, indécis, comme un homme que sa raison abandonne, puis l'expression si douloureuse de sa physionomie fait place à l'extase, une larme brille dans ses yeux, et, céda à l'entraînement de la musique qui continue toujours, il reprend sa place à l'orchestre ; mais, ô prodige ! il ne s'incline plus sur le piano pour saisir la mesure ; on le voit, au con-

traire, tremblant d'émotion, agitant sa main dans les airs, frappant le pupitre, imitant, mimant, dessinant son œuvre, redressant fièrement la tête au fortissimo, disparaissant au pianissimo, dominant l'orchestre et, d'une voix de tonnerre, lançant aux musiciens des mots d'encouragement et de récompense.

La symphonie était terminée. Beethoven, épuisé, retomba dans son fauteuil. Tous ses amis se pressaient autour de lui avec des transports d'admiration. Lui, il était muet, immobile, en extase, comme un homme à qui une grande joie enlève l'usage de la parole. Il regardait, il écoutait, il faisait des signes de la main, posant un doigt sur sa bouche pour réclamer le silence.

Un rossignol placé sur un arbre voisin préludait à demi-voix. Il s'anima peu à peu, puis, enfant son gosier, il commença une symphonie merveilleuse. On eût dit que l'oiseau célébrait son triomphe sur le musicien qui semblait l'entendre.

L'hymne du rossignol avait été si brillant, si imprévu, que les auditeurs attentifs se laissèrent absorber dans leur émotion. Mais, lorsque, après un moment de silence, leurs regards se dirigèrent sur Beethoven, ils le virent la tête penchée sur la poitrine, semblable à un homme qui sommeille. On courut à lui, on le transporta dans sa maison, mais tous les secours furent inutiles : son âme s'était sans doute envolée avec le rossignol.

C'est une croyance généralement accréditée en Autriche que le sens de l'ouïe fut rendu à Beethoven à son heure dernière et que son dernier soupir s'exhala avec les derniers accents du rossignol.

LUCIEN RHÉAL.

SCIENCE RÉCRÉATIVE

LECTURE DES LETTRES CACHETÉES

En présence de l'habileté toujours croissante des magiciens modernes, le secret des correspondances ne semble plus guère possible ; voyez notre physicien : il lui suffit de passer sur son front une lettre fermée pour en connaître le contenu : douze lettres que l'on vient d'écrire sont ainsi lues avant d'avoir été ouvertes. Cela devient véritablement inquiétant ; vous allez voir qu'un de ces jours, M le directeur du MONDE ILLUSTRÉ recevra une lettre où quelque bonne âme lui dira clair et net que cette magie-là, avec tous ses mensonges et toutes ses noirceurs, devient inutile dans le meilleur de tous les journaux. Constatez ici, en passant, que Magus, lui, sait le contenu des lettres avant même qu'elles aient été écrites.

Trêve de plaisanteries. Les plus jolis tours d'escamotage ne sont que bien peu de chose quand on en connaît le secret. Lire des lettres cachetées n'est pas plus difficile que de "voir à travers les murs."



Sur un plateau, préparez douze crayons, douze enveloppes et douze feuilles de papier à lettres toutes pareilles, et pliez-les de la même manière.

Priez douze spectateurs de vous écrire, séance tenante, une petite lettre, si vous avez bonne mémoire ; une simple question ou un proverbe dans le cas contraire ; recommandez leur bien d'écrire sur les lignes — cela pour éviter qu'ils ne tracent l'écriture dans un autre sens — et de plier les feuilles de papier exactement comme elles l'étaient quand vous leur avez remises ; enfin, de les placer dans l'enveloppe gommée et de fermer celle-ci.

Vous vous êtes entendu d'avance avec l'un des spectateurs, à qui vous avez dit ce qu'il devait écrire, lui recommandant de faire une petite corne très peu accentuée à

un angle de son enveloppe pour que vous puissiez la reconnaître à ce signe.

Toutes les lettres ayant été remises sur le plateau, vous en prenez une, l'importe laquelle, pourvu que ce ne soit pas celle qui a été cornée, car vous la réservez pour la fin.

Le moment est venu de prendre un air inspiré. Vous passez lentement la lettre sur votre front : "On me demande, dites-vous, combien de fois le soleil est plus gros et plus pesant que la terre ; je répondrai que grosseur et pesanteur ne sont pas ici la même chose : le soleil, si je ne me trompe, est 1,80,000 fois plus gros et 1,325,000 fois plus lourd que la terre ; voyons si j'ai bien lu."

Vous détachez la lettre et vous lisez à haute voix : "Monieur le physicien, veuillez me dire combien de fois, etc. ; c'est bien cela, j'ai donc su déchiffrer exactement l'écriture à travers une enveloppe fermée."

Eh non ! ce n'est pas cela, c'est tout autre chose, au contraire que vous venez de lire ; car, pendant que vous récitiez ainsi à haute voix la question écrite sur son papier par votre compère, en réalité, vous preniez connaissance du contenu de la lettre d'un spectateur, en ce cas, il ne faut pas attirer l'attention des spectateurs sur le nombre des lettres que l'on doit écrire ; ils ne songent pas, d'ailleurs, à les compter, l'essentiel pour chacun c'est d'entendre lire ce qu'il a écrit.

Le second procédé exige une certaine adresse et ne saurait être employé par tous ; il consiste à ouvrir rapidement une enveloppe qui vient d'être fermée et dont la gomme est encore humide ; on prend furtivement connaissance de ce qui est écrit, tandis que l'on tourne le dos à l'assistance pour retourner à la table sur laquelle s'opèrent les escamotages ; avec un peu d'exercice on parvient à accomplir cet exploit d'une seule main, en quelques secondes, et même à remettre la lettre dans son enveloppe que l'on marque légèrement d'un coup d'ongle afin de la prendre la dernière. Il serait plus facile de se débarrasser de la lettre décachetée après l'avoir remplacée sur le plateau par une enveloppe renfermant une feuille de papier blanc, préparée d'avance, et tenue cachée sous le plateau.

LE COMMANDANT JOFFRE À TOMBOUCTOU

(Voir gravure)

Une dépêche reçue le 26 février dernier au sous-secrétariat d'Etat des colonies a appris que la colonne du commandant Joffre avait retrouvé, sur le lieu de combat précédent, près de Tombouctou, les corps d'un officier et de deux sous-officiers disparus.

Cette nouvelle est venue à point pour calmer l'inquiétude que commençait à faire naître, dans le public, le silence prolongé du commandant Joffre.

Depuis le 9 février, en effet, date de la déroute du capitaine Philippe annonçant que notre petite colonne n'était plus qu'à cinq jours de Tombouctou, deux semaines se sont écoulées dans l'attente desquelles un seul télégramme est parvenu au pavillon de Fiore. Il signalait, outre le combat de Nyafunk, les mauvaises dispositions des indigènes à l'égard des Français.

Le long retard éprouvé par la colonne Joffre doit avoir eu pour cause, outre la nature souvent marécageuse de la région dans laquelle il opérait, l'hostilité d'ennemis rendus hardis par leur dernier succès et la volonté probablement arrêtée de son chef d'en finir avec les agresseurs du colonel Bonnier.

Suivant le dernier télégramme reçu, la direction prise par le petit contingent, après le récent combat de Nyafunk, a été, en effet, celle de Goundame. Ce gros village de deux mille âmes, entouré d'un tata, situé à deux heures de Dongoi, abritait vraisemblablement les Touaregs qui ont surpris notre première colonne. Tout porte à croire qu'à l'heure actuelle la France a été vengée et que la route de Tombouctou est débarrassée d'un repaire de pillards dangereux.

Le commandant du génie Joffre, officier de grand mérite, méticuleux à l'excès, a déjà fait ses preuves.

Le commandement supérieur des troupes à Tombouctou est donc entre bonnes mains et l'occupation de la Ville Sainte, désormais à l'abri de toute attaque, peut être enfin considérée comme définitive.

Il est une espèce de haine qui ne s'éteint jamais : c'est celle que la supériorité inspire à la médiocrité. — G. FLAUBERT.

Il y a des ménagements que l'esprit même et l'usage du monde n'apprennent pas ; et sans manquer à la plus parfaite politesse, on blesse souvent le cœur. — Madame de STAËD.